

La mer, c'est mon père.

Mousse après-guerre sur un morutier avec son père et ses oncles. Pas de débat. Terre-neuvas. Des mots que la prof principale ne saisit pas sur la fiche de présentation en réponse à « métier des parents ». Filets, sur quotas de pêche, laboureurs de la mer, je ne trouve déjà pas tout ça très glorieux. En plus de ne pas pouvoir écrire employé de bureau, électricien ou tout autre profession qui fond dans la masse sur la fichue fiche, mon père est toujours affublé d'une affreuse casquette bleu marine façon capitaine Haddock qui fait dire à mes camarades de classe : *y a ton grand-père qu'est venu te chercher*. La honte sidérale.

Mon père, c'est l'école des officiers de l'arrogante marine marchande, perchée sur sa falaise, là-haut à Sainte-Adresse. On y passe pour aller aux mûres. Je lui fais réciter ses cartes marines sur la table de la cuisine. Pas entré par la grande porte, il y a validé ses diplômes quand même. Mon père, c'est un vocabulaire que je m'étonne de ne pas partager avec le commun des mortels : on se dirige bâbord, on attache avec un bout, y a du vent de noroit, on appareille.

Mon père, c'est le *poc poc* du baromètre tapoté tous les matins. Jours à terre rythmés par les hectopascals. C'est la voix suave et feutrée de la météo marine dans le silence solennel du dîner *avec une dépression sur mer d'Iroise, des vents de force 6 à 7 forcissant 7 à 8 en fin de nuit*.

Mon père, c'est son absence, entrecoupée de départs et de retours.

Débarqué, vieil homme attablé à *La voile bleue*, dans la plainte des drisses fouettant les mâts, elle coule de ses yeux la mer tandis qu'il se remémore tous les camarades qu'il a perdus au large de l'Islande ou ailleurs dans ses trop nombreux naufrages.

Mon père ce taiseux. Dans son œil lavé, j'ai fini par lire qu'il a vécu bien plus que n'importe quel terrien. Ai-je fabulé les créatures marines prises dans les mailles auxquelles il rend leur liberté, les poissons-volants sur le pont, la banquise qu'il casse à la main en mer du Groënland ?

*Je suis resté fidèle à cette mer devant laquelle j'ai grandi* a écrit Claude Monet après sa fulgurance face au lever de soleil sur l'hôtel de l'Amirauté. Je suis restée fidèle au tableau qui me rappelle cette mer devant laquelle j'ai grandi. A tous les récits que je n'ai pas sollicités ou auxquels je n'ai prêté qu'une oreille distraite. A mes *impressions*, à l'*ambivalent* envers mon père. A l'endroit exact où Monet s'est tenu pour peindre *Impression soleil levant*, au détail près des cheminées de la centrale thermique zébrées de rouge qui me font face, j'ai ma fulgurance.

La terre est petite mais la mer est grande. Mon récit pélagique viendra alimenter la bibliothèque liquide qui coule dans mes veines. Faire résonner la voix de l'exploitée pour la sauver. Ecrire, mettre des mots sur celle dont la vie rétrécit sous notre avidité, celle devenue enjeu politique parce que s'y inscrivent nos avenir et survie. Prendre la mer pour cause de mal de terre. Emprunter la mer et laisser l'amer. Larguer les amarres. Se mettre en quête d'un horizon derrière l'horizon. Racheter la médiocrité de l'homme.

Goéland placide, mon père m'observe en coin, perché sur un porte-conteneur.

*Attention, on ne prend pas la mer un vendredi* me met-il en garde avant de s'éloigner dans un battement d'aile.

Pied-de-nez à ton long cours, je pars au lent cours pour inventer les contours de ma propre carte, me réconcilier avec la pureté, la quintessence, me confronter au vivant, avoir peur, me perdre et me trouver, me laisser porter et emporter par la mer jusqu'à ressentir, comme toi peut-être, la sensation organique de mon passage sur terre.

*Départ : Nom commun masculin singulier. Parfois suivi d'un retour, mais pas toujours. Et même s'il n'y a pas de retour, l'aller n'est jamais simple. Synonyme : rupture.*

S'éloigner du ponton, remonter les pare-battages et les glisser derrière les chandeliers avant de les remiser dans un coffre jusqu'à... Jusqu'à... Le temps s'est envolé en même temps que moi. Tendre la toile dans la brise fraîche et régulière sur la mer molle couleur pénombre. Instant solennel et silencieux. Partir sans vagues, glisser sur l'eau. Vertige enivrant. Souffle libérateur, aérien, qui donne soudain envie de voler. Sous la lune pointue, régler la voile pour se diriger dans la houle légère. Sentir le parfum vigoureux du large renvoyé aux narines par le vent qui s'engouffre, brûle le nez et bat le cœur. Machinalement, répéter les gestes mille fois répétés. Coincer le cordage sur le taquet, enlever le winch pour le ranger dans l'espace dédié puis lover les écoutes en jolis colimaçons afin de ne pas s'y prendre les pieds. A la seule lueur des étoiles qui respirent, enfin se caler derrière la barre ; écouter de toutes ses forces la voix de la mer, tous les sens aux aguets. Le bateau est plein à craquer de vivres, de livres, de tout, de beaucoup trop.

La mer est calme, le vent portant et régulier. La Manche est pleine de trafic, il faut veiller et en même temps, la nuit est propice à une forme de sérénité, de liesse intérieure.

*C'est parti ! C'est parti !*

A ce moment précis, rien ne peut plus me faire douter de mon choix. A ma place exactement. J'ai la tête qui tourne. Sensation assez vertigineuse que la satisfaction. J'ai la tête qui tourne. J'ai tout laissé dans mon sillage. Un emploi stable, le confort d'une maison, des amis qui me prennent pour une folle furieuse et ne comprennent pas ce qui me meut, des enfants devenus trop grands pour avoir besoin de moi.

Tout est nouveau, s'appelle première fois, même si je n'en suis pas à mon coup d'essai en matière de navigation. Je prépare les premières pâtes du voyage dans une casserole trop neuve. J'ai un creux dans l'estomac, une sorte de dépression dont le centre se situe dans mon ventre. Ce n'est pas tout à fait le mal de mer. Peut-être l'anxiété et la fièvre dues au début d'aventure. Celle-ci va vite s'écrire, surtout du fait de mes mésaventures. Il va y avoir le moment où le vent va tourner et devenir fou, jouer avec mes nerfs quand il va se fixer à l'opposé de ma direction. Le ciel va virer noir, je vais prendre deux ris puis trois, recevoir des paquets de mer qui vont vouloir me jeter par-dessus bord. Le vent rentrera les paroles dans ma bouche quand je hurlerai sur lui. La trinquette que j'installerai pour résister claquera tel un drapeau révolutionnaire. Je tirerai des seaux en guise d'ancre flottante dans la tourmente. Le bateau vibrera finalement sous la violence d'une vague et je sentirai le poids immense de l'eau qui nous recouvrira lui et moi et me glacera jusqu'à l'os. Viendra le moment où il faudra que je me réchauffe et que je dorme un peu malgré toute cette débauche de chaos. Le confort de la cabine contrastera avec l'extérieur et les bruits du dehors seront étouffés. Contre la coque, dans ma couchette en position fœtale, je percevrai distinctement le clapotis du liquide amniotique. Les jours et les nuits de mauvais temps seront trop longs mais l'adrénaline que ça me procurera comblera quelque chose en moi. J'aurai épuisé le frais dans les vivres. J'installerai alors la première ligne. *La mer nourricière, papa, mais avec parcimonie.* Un hameçon rutilant de la première fois et son petit nœud qui ne glisse jamais, un leurre flambant neuf on ne peut plus appétissant, et hop ! un jeté du poignet plus tard, toute l'affaire se négociera par-dessus-bord.

Par-dessus-bord car je voudrais bien aller jusqu'à vous...

Isabelle, Florence, Anita, Laure, Maylis, Blaise, Robert Louis, Ernest, Jules, Herman, Victor, Paul-Emile, JMG. J'aurai puisé dans les équipés, relu ma bibliothèque embarquée, tracé les chemins de mes libertés sur le papier. Le temps se sera étiré jusqu'à disparaître.

*Bip ! Bip !*

Mais... Qu'est-ce que... ? Le sondeur indique 120 mètres de fond. Rien non plus au radar.

*Bip ! Bip !*

Une nouvelle fois, je consulte les instruments de navigation. Curieux. Tout est parfaitement sous contrôle niveau électronique. Je relève les yeux. Façon Moitessier et son animal totem, c'est papa que j'aperçois, là, devant moi, au pied du mât, l'enroulant de ses bras immenses. Quelque chose de doux et de tiède traverse mon corps. Sans ouvrir la bouche, il m'enveloppe de sa voix rocailleuse. Bascule dans le monde retrouvé des *a* prononcés comme des *o* ouverts, des mots mâchés, des avalées de *r* propres à son patois. Il murmure qu'il est fier de moi.

Soudain, petite, sur ses genoux, tête calée contre sa joue lisse au doux parfum crème à raser. Mon doigt court le long du dessin familial de sa fossette sur le menton. J'avais oublié tout ça. Ma main disparaît dans celle, puissante et pleine de corne, qui a travaillé dur par tous les temps. Je me redresse pour le regarder et rencontre dans ses yeux tout son amour de la grande dame. Tour à tour bleue, verte, grise, une vie d'écume, de houle et de déferlantes défile devant moi.

*Bip ! Bip !*

*Je prends les deux de droite, tu t'occupes de celle de gauche ! Mickaël, attention au trottoir !*

Les contours de sa silhouette musculeuse s'évaporent, il me semble encore le voir me sourire.

Je sens quelque chose d'humide et poisseux sur mon visage. La lumière trop vive m'oblige à cligner des yeux avant de parvenir à les ouvrir totalement. Le vent marin a laissé place aux pales du ventilateur de plafond qui s'activent dans un souffle. Ce que je prenais pour des embruns n'est autre qu'un filet de salive qui me colle la joue au drap.

*Bip ! Bip !*

Battement de paupières.

*La mer s'écrit avec un p majuscule*, Camille Valence

Concours d'écriture de nouvelles de la médiathèque de L'Étincelle

Dehors, c'est l'effervescence feutrée qui accompagne le ramassage matinal des ordures ménagères. Le réveil indique 6h57. Il me reste exactement trois minutes pour émerger du pacifique Malm Ikea de 1.90m par 2.20m.

Seule à la dérive, je laisse mes larmes s'échouer sur l'oreiller. Nous sommes le 15 août.

Bénédiction de la mer et des marins à Yport. Jour qu'a choisi mon père pour mettre les voiles.